

Silence, on traverse!
Commentaire critique
***Destierros* d'Hubert Caron-Guay**

Ambre Sachet

Volume 35, numéro 4, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86543ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sachet, A. (2017). Compte rendu de [Silence, on traverse! Commentaire critique / *Destierros* d'Hubert Caron-Guay]. *Ciné-Bulles*, 35(4), 33–33.

Destierros d'Hubert Caron-Guay

Silence, on traverse!

AMBRE SACHET


De dos, un homme marche dans la nuit, à peine éclairé par une lumière dure. À défaut de montrer son visage, c'est la forêt qui l'entoure que le faisceau lumineux dévoile. L'histoire de cet individu est unique, elle rejoint néanmoins celle de millions d'autres qui désirent passer la frontière séparant le Mexique des États-Unis. Si l'on considère l'approche formelle d'Hubert Caron-Guay, **Destierros** pourrait bien s'assimiler à un songe, celui dont l'épopée fascine autant qu'elle effraie. C'est par ce tour de force visuel pourtant violemment ancré au genre documentaire que le réalisateur parvient à rendre à ces hommes et à ces (rares) femmes la résonance humaine de leurs parcours.

À l'image du paradoxe de la crise des migrants fuyant vers un pays dont la politique d'immigration ne leur a jamais été aussi hostile, l'esthétique du film multiplie les contrastes. Une lente contreplongée vers le ciel appelle à la méditation lorsque quelques plans plus tard, un homme se heurte aux obstacles qui pourraient l'empêcher d'emmener sa fille dans cette traversée. À la quiétude des plans de paysages s'oppose la violence délivrée par les propos de ceux qui acceptent qu'une partie de leur chemin soit captée par l'objectif.

Cette fluidité rythmique qui parsème le récit permet à la caméra à l'épaule de marquer les esprits au-delà de sa nécessité première d'installer un rapport de proximité. Si les conditions de tournage exigent de se faire oublier de ceux qu'il accompagne, c'est le temps que consacre le réalisateur à chaque scène qui impose une prise de conscience à quiconque croit pouvoir échapper à ce malaise dans la contemplation. Dans l'attente du train le plus viable auquel s'accrocher pour une dizaine d'heures, un jeune homme enlève son bonnet, le remet, l'enlève à nouveau. Le moment s'allonge juste assez pour effleurer les effets de scènes en temps réel et rendre contagieuse cette interminable distension du temps.

Qu'il soit sous-exposé lors d'une course lancée pour rattraper un train de marchandises en marche ou qu'il accompagne de façon frontale l'utilisation de gros plans, l'éclairage

permet à chacun de recouvrer son individualité perdue avec l'avènement de l'ère Trump. Il devient impossible de ne pas mesurer la souffrance de chacun de ceux qui se confie face caméra, dépouillés de tout préjugé lorsque seuls leurs visages ressortent de la pénombre. Fasciné par la singularité de chaque histoire et des regards soutenus par un jet de lumière circulaire semblable à celui des premiers plans, le spectateur, bercé par son inconscient, croirait presque à une fiction. Dangereuse au premier abord puisque quasi théâtrale, cette mise en scène des témoignages en appelle à la puissance du conte et de l'art visuel. Ici maîtrisés, ceux-ci transmettent l'incapacité de détourner le regard devant le sort de ce jeune homosexuel incapable de vivre en paix au Honduras ou de cet homme refoulé au Canada faute de preuves justifiant les tortures qu'il aurait subies. C'est dans une alternance constante entre le rappel et l'oubli du caractère documentaire du film que la violence du contenu prend tout son sens.

Aussi hybride que l'essai poétique et documentaire de Gianfranco Rosi **Fuocoammare, par-delà Lampedusa**, **Destierros** se raccroche à l'évocation de l'imaginaire pour mener son propos à bien. C'est en empruntant la voix de l'intimisme que le film d'Hubert Caron-Guay réussit à frapper le spectateur dans un contexte de surmédiatisation de la crise des migrants. Là où le regard humaniste de la caméra rencontre celui de l'homme, il ne reste au scepticisme qu'à se confronter à la violence des faits. (Présentation aux RIDM 2017; sortie prévue: 19 janvier 2018) 



Québec / 2017 / 92 min

RÉAL., SCÉN. ET PROD. Hubert Caron-Guay IMAGE Étienne Roussy MUS. Colin Stetson MONT. Ariane Pétel-Despots DIST. Les Films du 3 mars